

LORD BYRON. ORME D'HARROW<sup>1</sup>.

On retrouve dans les premiers vers de lord Byron des imitations frappantes du *Minstrel*. A l'époque de mon exil en Angleterre, lord Byron habitoit l'école de Harrow, dans un village à dix milles de Londres. Il étoit enfant; j'étois jeune et aussi inconnu que lui : je le devois précéder dans la carrière des lettres et y rester après lui. Il avoit été élevé sur les bruyères de l'Écosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne, au bord de la mer ; il aima d'abord la Bible et Ossian, comme je les aimois ; il chanta dans *Newstead-Abbey* les souvenirs de l'enfance, comme je les chantai dans le château de Combourg.

When I roved, a young highlander, o'er the dark heath,  
And climb'd thy steep summit, oh! Morven of snow, etc.

« Lorsque j'explorois, jeune montagnard, la noire bruyère et gravissois ta cime penchée, ô Morven couronné de neiges, pour m'ébahir au torrent qui tonnoit au-dessous de moi, ou aux vapeurs de la tempête qui s'amonceloient à mes pieds. . . . .

« Je me levois avec l'aube. Mon chien pour guide, je bondissois de montagne en montagne. Je fendois avec ma poitrine les vagues de la marée envahissante de la Dee, et j'écoutois de loin la chanson du *highlander*. Le soir, à mon repos, sur ma couche de bruyère, aucun songe, si ce n'est celui de Marie, ne se présentoit à ma vue. . . . .

« J'ai quitté ma givreuse demeure ; mes visions sont passées, mes montagnes évanouies : ma jeunesse n'est plus. Comme le dernier de ma race, je dois me faner seul et ne trouver de délices qu'aux jours dont je fus jadis le témoin. Ah ! l'éclat est venu, mais il a rendu mon lot amer ! Plus chères furent les scènes que mon enfance a connues ! . . . . .

« Adieu donc, vous, collines où mon enfance fut nourrie ! et toi, douce fluente *Dee*, adieu à tes eaux ! Aucun toit dans la forêt n'abritera

<sup>1</sup> Tout ce qui suit, jusqu'à la *Conclusion*, est tiré de mes *Mémoires* ; j'ai seulement abrégé quelques passages quand il s'est agi de moi, ne pouvant dire de mon vivant tout ce que j'en dirai dans ma tombe : c'est une chose fort commode que d'être mort, pour parler à son aise. Je n'ai point cette fois guillemetté le commencement des paragraphes pour annoncer la citation des *Mémoires*, parce que des citations de lord Byron étant insérées dans le texte même des *Mémoires*, il y auroit eu confusion de guillemets.

ma tête. Ah ! Marie, aucun toit ne peut être le mien qu'avec vous ! »

Dans mes longues courses solitaires aux environs de Londres, j'ai traversé plusieurs fois le village de Harrow, sans savoir quel génie il renfermoit. Je me suis assis dans le cimetière, au pied de l'orme sous lequel, en 1807, lord Byron écrivoit ces vers au moment où je revenois de la Palestine :

Spot of my youth! whose hoary branches sigh,  
Swept by the breeze that fans thy cloudless sky, etc.

« Lieu de ma jeunesse, où soupirent les branches chenues effleurées par la brise qui rafraîchit ton ciel sans nuage ! Lieu où je vague aujourd'hui seul, moi qui souvent ai foulé avec ceux que j'aimois ton gazon mol et vert, avec ceux qui, dispersés au loin, regrettent comme moi, par aventure, les heureuses scènes qu'ils connurent jadis ! Oh ! lorsque de nouveau je fais le tour de ta colline arrondie, mes yeux t'admirent, mon cœur t'adore, ô toi, orme affaissé sous les rameaux duquel je m'étendois, en livrant aux songes les heures du crépuscule ! J'y délasse aujourd'hui mes membres fatigués comme j'avois coutume, mais, hélas ! sans mes pensées d'autrefois ! . . . . .

« Quand la destinée glacera ce sein qu'une fièvre dévore ; quand elle en aura calmé les soucis et les passions, . . . . . ici où il palpita, ici mon cœur pourra reposer. Puissé-je m'endormir où s'éveillèrent mes espérances, . . . . . mêlé à la terre où coururent mes pas, . . . . . pleuré de ceux qui furent en société avec mes jeunes années, oublié du reste du monde ! »

Et moi je dirai : Salut, antique ormeau des songes, au pied duquel Byron enfant s'abandonnoit aux caprices de son âge, alors que je révois *René* sous ton ombre, sous cette même ombre où plus tard le poète vint, à son tour, rêver *Childe-Harold* ! Byron demandoit au cimetière témoin des premiers jeux de sa vie une tombe ignorée : inutile prière, que n'a point exaucée la gloire.

LES DEUX NOUVELLES ÉCOLES LITTÉRAIRES. QUELQUES  
RESSEMBLANCES DE DESTINÉE.

Il y aura peut-être<sup>1</sup> quelque intérêt à remarquer dans l'avenir (si pour moi il y a avenir) la rencontre des deux chefs de la nouvelle

<sup>1</sup> Suite de la citation des *Mémoires*.

école françoise et angloise, ayant un même fonds d'idées, des destinées, sinon des mœurs, à peu près pareilles : l'un pair d'Angleterre, l'autre pair de France ; tous deux voyageurs dans l'Orient, assez souvent l'un près de l'autre, et ne se voyant jamais : seulement la vie du poète anglois a été mêlée à de moins grands événements que la mienne.

Lord Byron est allé visiter après moi les ruines de la Grèce : dans *Childe-Harold* il semble embellir de ses propres couleurs les descriptions de l'*Itinéraire*. Au commencement de mon pèlerinage, je reproduis l'adieu du sire de Joinville à son château ; Byron dit un égal adieu à sa demeure gothique.

Dans les *Martyrs*, Eudore part de la Messénie pour se rendre à Rome.

« Notre navigation fut longue, dit-il. . . . .  
 . . . . . Nous vîmes tous ces  
 promontoires marqués par des temples ou des tombeaux. . . . .

Nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant nous étoit Égine, à droite le Pirée, à gauche Corinthe. Ces villes jadis si florissantes n'offroient que des monceaux de ruines. Les matelots mêmes parurent touchés de ce spectacle. La foule accourue sur le pont gardoit le silence : chacun tenoit ses regards attachés à ces débris ; chacun en tiroit peut-être secrètement une consolation dans ses maux, en songeant combien nos propres douleurs sont peu de chose comparées à ces calamités qui frappent des nations entières, et qui avoient étendu sous nos yeux les cadavres de ces cités. »

« . . . . . Mes jeunes compagnons n'avoient entendu parler que des métamorphoses de Jupiter, et ils ne comprirent rien aux débris qu'ils avoient sous les yeux ; moi, je m'étois déjà assis, avec le prophète, sur les ruines des villes désolées, et Babylone m'enseignoit Corinthe. »

Lisez maintenant lord Byron, quatrième chant de *Childe-Harold* :

. . . . . As my bark did skim  
 The bright blue waters with a fanning wind,  
 Came Megara before me, and behind  
 Egina lay, Piræus on the right,  
 And Corinth on the left; I lay reclined  
 Along the prow, and saw all these unite  
 In ruin. . . . .  
 . . . . .  
 The Roman saw these toms in his own age,  
 These sepulchres of cities, which excite

Sad wonder, and this yet surviving page  
 The moral lesson bears, drawn from such pilgrimage.

« . . . . . Lorsque ma barque effleuroit le brillant azur des vagues sous une fraîche brise, Mégare vint devant moi, Égine restoit derrière, le Pirée à ma droite, Corinthe à ma gauche. J'étois appuyé sur la proue, et je vis ces ruines réunies. . . . .

« Le Romain vit ces tombes dans son propre temps, ces sépulchres des cités qui excitent un triste étonnement ; et cette page qui leur survit porte la morale leçon tirée d'un tel pèlerinage. »

Le poète anglois est ici, comme le prosateur françois, derrière la lettre de Sulpicius à Cicéron ; mais une rencontre si parfaite m'est singulièrement glorieuse, puisque j'ai devancé le chantre immortel au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs, et où nous avons commémoré les mêmes ruines.

J'ai encore l'honneur d'être en rapport avec lord Byron dans la description de Rome : *Les Martyrs* et ma *Lettre sur la campagne romaine* ont l'inappréciable avantage pour moi d'avoir deviné les inspirations d'un beau génie. M. de Béranger, notre immortel chansonnier, a placé dans le dernier volume de ses *chansons* une note trop obligeante pour que je la rapporte en entier ; il a osé dire, en rappelant le mouvement que j'ai imprimé, selon lui, à la poésie françoise : « L'influence de l'auteur du *Génie du christianisme* s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y auroit peut-être justice à reconnoître que le chantre de *Childe-Harold* est de la famille de René<sup>1</sup>. »

S'il étoit vrai que René entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms divers dans *Childe-Harold*, Conrad, Lara, Manfred, le Giaour ; si par hasard lord Byron m'avoit fait vivre de sa vie, il auroit donc eu la foiblesse de ne jamais me nommer ? J'étois donc un de ces pères qu'on renie quand on est arrivé au pouvoir ? Lord Byron peut-il m'avoir complètement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs françois ses contemporains ? N'a-t-il jamais entendu parler de moi, quand les journaux anglois comme les journaux françois ont retenti vingt ans auprès de lui de la con-

1. Dans un excellent article (*Biograph. univers., suppl.*) sur lord Byron, M. Villemain a renouvelé la remarque de M. de Béranger : qu'on me pardonne si je cite la phrase qui me concerne ; je cherche une excuse à ce que je dis ici dans ces pages extraites de mes *Mémoires* : le lecteur voudra bien compter pour rien une louange donnée par l'indulgence du talent : « Quelques pages incomparables de René avoient, il est vrai, épuisé ce caractère poétique. Je ne sais si Byron les imitoit ou les renouveloit de génie. »

traverse sur mes ouvrages, lorsque le *New Times* a fait un parallèle de l'auteur du *Génie du christianisme* et de l'auteur de *Childe-Harold*?

Point de nature, si favorisée qu'elle soit, qui n'ait ses susceptibilités, ses défiances : on veut garder le sceptre ; on craint de le partager ; on s'irrite des comparaisons. Ainsi un autre talent supérieur a évité mon nom dans un ouvrage sur la *littérature*. Grâce à Dieu, m'estimant à ma juste valeur, je n'ai jamais prétendu à l'empire ; comme je ne crois qu'à la vérité religieuse dont la liberté est une forme, je n'ai pas plus de foi en moi qu'en toute autre chose ici-bas. Mais je n'ai jamais senti le besoin de me taire quand j'ai admiré : c'est pourquoi je proclame mon enthousiasme pour madame de Staël et pour lord Byron.

Au surplus, un document trancheroit la question si je le possédois. Lorsque *Atala* parut, je reçus une lettre de Cambridge, signé *G. Gordon, lord Byron*. Lord Byron, âgé de quinze ans, étoit un astre non levé : des milliers de lettres de critiques ou de félicitations m'accabloient ; vingt secrétaires n'auroient pas suffi pour mettre à jour cette énorme correspondance. J'étois donc contraint de jeter au feu les trois quarts de ces lettres, et à choisir seulement, pour remercier ou me défendre, les signatures les plus obligatoires. Je crois cependant me souvenir d'avoir répondu à lord Byron ; mais il est possible aussi que le billet de l'étudiant de Cambridge ait subi le sort commun. En ce cas mon impolitesse forcée se sera changée en offense dans un esprit irascible ; il aura puni mon silence par le sien. Combien j'ai regretté depuis les glorieuses lignes de la première jeunesse d'un grand poète !

Ce que je viens de dire sur les affinités d'imagination et de destinée entre le chroniqueur de René et le chantre de Childe-Harold n'ôte pas un seul cheveu à la tête du barde immortel. Que peut à la muse de la *Dee*, portant une lyre et des ailes, ma muse pédestre et sans luth ? Lord Byron vivra, soit qu'enfant de son siècle comme moi, il en ait exprimé comme moi (et comme Goethe avant nous) la passion et le malheur, soit que mes périples et le falot de ma barque gaëloise aient montré la route au vaisseau d'Albion sur des mers inexplorées.

D'ailleurs, deux esprits d'une nature analogue peuvent très-bien avoir des conceptions pareilles, sans qu'on puisse leur reprocher d'avoir marché servilement dans les mêmes voies. Il est permis de profiter des idées et des images exprimées dans une langue étrangère, pour en enrichir la sienne : cela s'est vu dans tous les siècles et dans tous les temps. Moi-même ai-je été sans devanciers ? Je reconnois tout d'abord que dans ma première jeunesse *Ossian*, *Werther*, les *Réveries du promeneur solitaire*, les *Études de la Nature* ont pu s'apparenter à

mes idées ; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causoient des ouvrages où je me délectois. Quoi de plus doux que l'admiration ? C'est de l'amour dans le ciel, de la tendresse élevée jusqu'au culte ; on se sent pénétré de reconnaissance pour la divinité qui étend les bases de nos facultés, qui ouvre de nouvelles vues à notre âme, qui nous donne un bonheur si grand, si pur, sans aucun mélange de crainte ou d'envie.

## ÉCOLE DE LORD BYRON.

Lord Byron a laissé une déplorable école<sup>1</sup> : je présume qu'il seroit aussi désolé des Childe-Harold auxquels il a donné naissance que je le suis des René qui rêvassent autour de moi. Les sentiments généraux qui composent le fond de l'humanité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amitié, l'amour, sont inépuisables ; ils fourniront toujours des inspirations nouvelles au talent capable de les développer ; mais les manières particulières de sentir, les individualités d'esprit et de caractère ne peuvent s'étendre et se multiplier dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit ; il ne reste rien à cueillir dans ce champ, après la main qui l'a moissonné la première. Une *maladie* de l'âme n'est pas un état permanent et naturel ; on ne peut la reproduire, en faire une *littérature*, en tirer parti comme d'une passion incessamment modifiée au gré des artistes divers qui la manient et en changent la forme.

La vie de lord Byron a été l'objet de beaucoup d'investigations et de calomnies. Les jeunes gens ont pris au sérieux des paroles magiques ; les femmes se sont senties disposées à se laisser séduire avec frayeur par ce *monstre*, à consoler ce Satan solitaire et malheureux. Qui sait ? Il n'avoit peut-être pas trouvé la femme qu'il cherchoit, une femme assez belle, un cœur vaste comme le sien. Byron, d'après l'opinion fantasmagorique, est l'ancien serpent séducteur et corrupteur, parce qu'il a vu la corruption incurable de l'espèce humaine ; c'est un génie fatal et souffrant placé entre les mystères de la matière et de l'intelligence, qui ne voit point de mot à l'énigme de l'univers, qui regarde la vie comme une affreuse ironie sans cause, comme un sourire pervers du mal : c'est le fils aîné du désespoir qui méprise et renie, qui, portant en lui une incurable plaie, se venge en menant à la douleur

1. Suite de la citation des *Mémoires*.

par la volupté tout ce qui l'approche ; c'est un homme qui n'a point passé par l'âge de l'innocence, qui n'a jamais eu l'avantage d'être rejeté et maudit de Dieu ; un homme qui, sorti réprouvé du sein de la nature, est le damné du néant.

Tel est le Byron des imaginations échauffées.

Tout personnage qui doit vivre ne va point aux générations futures tel qu'il étoit en réalité ; à quelque distance de lui, son épopée commence : on idéalise ce personnage, on le transfigure ; on lui attribue une puissance, des vices et des vertus qu'il n'eut jamais ; on arrange les hasards de sa vie, on les violente, on les coordonne à un système. Les biographes répètent ces mensonges ; les peintres fixent sur la toile ces inventions, et la postérité adopte le fantôme. Bien fou qui croit à l'histoire ! L'histoire est une pure tromperie ; elle demeure telle qu'un grand écrivain la farde et la façonne. Quand on trouveroit des mémoires qui démontreroient jusqu'à l'évidence que Tacite a débité des impostures en racontant les vertus d'Agricola et les vices de Tibère, Agricola et Tibère resteroient ce que Tacite les a faits.

Deux hommes distincts se rencontrent dans lord Byron : l'homme de la *nature* et l'homme du *système*. Le poète, s'apercevant du rôle que le public lui faisoit jouer, l'accepta, et se mit à maudire le monde qu'il n'avoit pris d'abord qu'en rêverie : cette marche est sensible dans l'ordre chronologique de ses ouvrages. Quant au caractère de son *génie*, loin d'avoir l'étendue qu'on lui attribue, il est plutôt assez resserré. Sa pensée poétique et passionnée n'est qu'un gémissement, une plainte, une imprécation ; en cette qualité, elle est admirable : il ne faut pas demander à la lyre ce qu'elle pense, mais ce qu'elle chante.

Lord Byron a beaucoup d'*esprit* et de l'*esprit* très-varié, mais d'une nature qui agite et d'une influence funeste ; il a bien lu Voltaire, et il l'imite souvent. En suivant pas à pas le grand poète anglois, on est forcé de reconnoître qu'il vise à l'effet, qu'il se perd rarement de vue, qu'il est presque toujours en attitude, qu'il pose complaisamment devant lui ; mais l'affectation de bizarrerie, de singularité, d'originalité tient en général au caractère anglois. Si lord Byron a d'ailleurs expié son génie par quelques foiblesses, l'avenir s'embarrassera peu de ces misères, ou plutôt il les ignorera : le poète cachera l'homme, et interposera le talent entre l'homme et les races futures : à travers ce voile divin, la postérité n'apercevra que le dieu.

Lord Byron a fait époque ; il laissera une trace profonde et ineffaçable : l'accident qui le rendit boiteux, et qui augmenta sa sauvagerie, n'auroit pas dû l'affliger, puisqu'il ne l'empêcha pas d'être aimé. Mal-

heureusement le poète ne plaçoit pas toujours assez haut ses attachements et les recevoit de trop bas.

Plaignons Rousseau et Byron d'avoir encensé des autels peu dignes de leurs sacrifices : peut-être, avars d'un temps dont chaque minute appartenoit au monde, n'ont-ils voulu que le plaisir, chargeant leur talent de le transformer en passion et en gloire. A leur lyre, la mélancolie, la jalousie, les douleurs de l'amour ; à eux, sa volupté et son sommeil sous des mains légères : ils cherchoient de la rêverie, du malheur, des larmes, du désespoir dans la solitude, les vents, les ténèbres, les tempêtes, les forêts, les mers, et venoient en composer pour leurs lecteurs les tourments de Childe-Harold et de Saint-Preux, sur le sein *de la Padoana*, et *del Can de la Madona*.

Quoi qu'il en soit, dans le moment de leur ivresse, l'illusion de l'amour étoit complète : du reste, ils savoient bien qu'ils tenoient l'infidélité même dans leurs bras, qu'elle alloit s'envoler avec l'aurore : elle ne les trompoit pas par un faux semblant de constance ; elle ne se condamnoit pas à les suivre, lassée de leur tendresse ou de la sienne. Somme toute, Jean-Jacques et lord Byron ont été des hommes infortunés : c'étoit la condition de leur génie ; le premier s'est empoisonné ; le second, fatigué de ses excès et sentant le besoin d'estime, est retourné aux rives de cette Grèce où sa muse et la mort l'ont tour à tour si bien servi.

## LORD BYRON AU LIDO.

J'ai précédé lord Byron dans la vie, il m'a précédé dans la mort<sup>1</sup> : il a été appelé avant son tour ; mon numéro primoit le sien, et pourtant le sien est sorti le premier. Byron auroit dû rester sur la terre : le monde me pouvoit perdre sans s'apercevoir de ma disparition et sans me regretter.

Tout ce que j'ai vu passer, ou tout ce qui a passé autour de moi, depuis que j'existe ne se peut dire. Que de tombeaux se sont ouverts et fermés sous mes yeux ! Cent fois par le soleil ou par la pluie, au bord d'une fosse ouverte dans laquelle on descendoit une bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes ; j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombant sur la bière ; à chaque nouvelle pelletée le bruit creux s'assourdissoit et diminueoit. La terre, en comblant la sépulture, faisoit peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil.

1. Suite de la citation des *Mémoires*.